

INTERVIEW.

Heiko Buchholz : “Quand j'étais petit, le théâtre, ça me gonflait”.

Heiko Buchholz est né en Allemagne. Il quitte son pays en 1990 pour un voyage en stop en Europe, qui le fait arriver en France où il habite depuis. Il est acteur-auteur depuis 1995. Il a travaillé dans le domaine du théâtre expérimental au sein du « Groupe O » jusqu'en 2000. Il crée depuis 2003 des pièces scientifiques en France et à l'étranger, et a fondé le collectif "Un Euro ne fait pas le Printemps". Il se produit dans divers lieux non conventionnels tels que les musées, les écoles et les universités. Parmi ses œuvres les plus notables, "Dr H" et "Safari ici !" aux plusieurs milliers de représentations.

Interview en visioconférence.

Vous vous présentez comme « Theatermacher » (Allemand) - « fabricant de spectacle » en français. Écrire et fabriquer un spectacle, ce sont deux choses différentes ?

Heiko Buchholz - Oui. Écrire, c'est écrire. Quand on fabrique un spectacle, on va à la critique. Quand j'écris un spectacle je commence par convier des gens qui me sont proches pour me faire des premiers retours. Après, quand j'ai

de la matière, je mobilise des festivals qui n'ont pas de sous. Je joue et puis ils me défraient en échange. Et à la toute fin, je demande à des collègues de me prêter une classe - pénible de préférence. On gagne un temps fou à travailler avec des ados parce qu'on sait exactement ce qui marche ou pas. Au théâtre, dans une salle classique, le public est rarement honnête. On ne dit pas quand un spectacle ne plaît pas. Il y a une malhonnêteté parce qu'on craint de blesser les acteurs ou celui qui a écrit, qui a mis en scène. Avec les ados, on n'a pas du tout ce problème. C'est direct.

Pour revenir à la notion de **fabricant de spectacle**, il faut l'écrire, il faut le tester, il faut le jouer, il faut le produire, c'est-à-dire trouver les sous, mettre en place tout l'habillage administratif pour pouvoir rémunérer le personnel, etc.

Travail collectif alors ?

H.B. - Pas toujours. Dans le collectif "Un Euro ne fait pas le Printemps", il y a aussi deux poètes - Yves Béal et Frédérique Maïaux - et une conteuse - Laurence Druon. Chacun a sa propre équipe, parce qu'on n'a pas du tout les mêmes univers. Ce n'est pas obligé qu'on aime tout ce que font les autres, on est aussi là pour donner des critiques constructives de ce qu'ils font.

Vous créez et jouez vos créations théâtrales scientifiques. Comment est-ce qu'on lie théâtre et science ?

H.B. - En réalité, je ne voulais pas être artiste. Quand j'étais jeune, le théâtre ça me gonflait, enfin, je n'aimais pas. C'était le dernier métier que j'aurais fait.

Pour moi, c'était chiant et garanti d'ennui. En fait, j'avais sept ou huit ans, la première fois que j'ai vu un

spectacle. Parce qu'en Allemagne, le rapport à l'art n'est pas du tout le même qu'en France. Il y a beaucoup moins de lieux de représentations, les Allemands ne sont pas en contact avec l'art comme les Français le sont. Quand j'avais sept ans, les guignols, enfin, l'équivalent, sont venus à l'école. Ça commence, le rideau s'ouvre. La petite marionnette dit « Bonjour ». Et tous les enfants, ils disent « Bonjour ». Je me suis dit : « mais vous êtes tarés ! » Parce que vous parlez à un bout de bois et de plastique, de tissu. Ce truc, il est inanimé.

J'avais un rapport avec le spectacle toujours très circonspect. Pour moi, ce n'était que du **mensonge**. Quand on met un masque, c'est pour faire semblant. Et je trouvais ça naze.

Comment en êtes-vous arrivé à faire de l'art votre métier ?

H.B. - A mon arrivée en France, avec la compagnie dans laquelle je travaillais (le Groupe O) j'ai compris que le fait de se présenter comme artiste, ça t'ouvre les portes de plein

d'endroits, auxquels on n'a pas accès autrement. **On peut explorer des mondes inconnus grâce à l'art.** Par exemple j'ai pas mal travaillé dans des zoos, des labos de recherche, des accélérateurs de particules... **L'art est le vaisseau exploratoire du monde.**

Ça m'a fait kiffer et j'ai créé des spectacles que j'aurais aimé voir étant petit. Le « Dr H "vie et mort des crêpes" » (spectacle sous forme de conférence scientifique absurde sur les crêpes) par exemple : quand je l'ai écrit j'ai dû m'entraîner plus de 150 fois pour ne plus rigoler pendant le spectacle, tellement, quand on balance une crêpe contre un mur, ça me fait rire.



Représentation de "Safari ici !" à la Cité des Sciences en décembre 2011.

Sauriez-vous vous décrire en tant qu'autochtone, là, pendant notre échange, comme M. Martin le ferait dans le spectacle « Safari ici ! » - spectacle de rue déambulatoire qui extrait le spectateur de son environnement pour mieux pouvoir le voir ?

H.B. - Il y a sur notre site, sur la page du [safari](#), des petites bandes sonores. Il y en a une qui s'appelle « l'autochtone peut prolonger ses organes ». Ça raconte exactement ce qu'on est en train de faire là, en visioconférence. C'est-à-dire qu'on peut voir quelqu'un qui est loin.

« L'autochtone peut prolonger ses organes. L'autochtone est capable de prolonger et d'amplifier ses sens percepteurs, ainsi que ses propres mains. L'autochtone a ainsi créé un prolongement de son

œil. (...). » Voilà, ça c'est parfaitement ça.

Dans vos spectacles, vous interrogez le monde à travers le décalage du regard pour mieux voir de quoi on parle. Qu'est-ce que ça veut dire

exactement mieux voir de quoi on parle ?

H.B. - Ce n'est pas mieux voir, c'est voir, faire exister des choses. On a travaillé avec des linguistes dans un laboratoire de linguistique, à Lyon, il y a 5 ans. Ils nous ont expliqué que beaucoup d'enfants se posent la question : « *De quoi est fait le monde ?* » Les linguistes nous disent que le monde qui nous entoure, tout ce qu'on voit, est fait de mots et de récits. **Si quelque chose n'a pas de nom, on ne peut pas le voir.** L'expérience qu'on peut mener avec des enfants, c'est qu'on peut leur prouver ça. Un jour j'avais une classe de primaire et je leur ai dit qu'il y a quelque chose à 1m20 de leurs têtes qui est là, qu'ils ne peuvent pas voir si je ne leur montre pas. Ils répondent « *Ouais, mais c'est l'air.* » Je rétorque « *Non, non, l'air, on le sent, c'est bleu, ça porte un nom. Le ciel bleu, c'est l'oxygène.* » Et là, ils captent en fait que quelque chose, on le fait exister, et d'un coup, il fait partie de leur monde.

Pour revenir à « Dr H », vous avez fabriqué ce spectacle (sous forme de conférence scientifique absurde sur les crêpes) parce que vous aimez les crêpes ?

H.B. - J'aime les avaler, oui.

En fait, il faut bien distinguer **la personne**, moi-même, et puis **la créature**. Ce qu'on appelle la créature, c'est le personnage, c'est le Dr H. Il existe une troisième unité qu'on appelle **le joueur**. Par exemple, maintenant, je suis un joueur, je ne suis pas en personne. Je suis en représentation en quelque sorte, autour des thématiques de mon travail. **Donc, ma personne aime bien les crêpes, et ma personne adore regarder une crêpe quand elle tombe par terre.** Encore aujourd'hui, ça me rend mort de rire. Par exemple, des fois, je fais exploser des légumes avec des pétards et je suis mort de rire. D'ailleurs, on arrive dans la saison où on commence à avoir les premières courges pourries. Il faut une courge bien pourrie, bien liquide

avec des mouches dedans. On met ça dehors, avec un gros pétard, et là, il faut filmer au ralenti tous les morceaux qui s'envolent !

Méli Bernier